

SAFIA

Safia rit aux visages qui l'entourent, leur offre une lune qui est absente du ciel de leur solitude. Secrètement, en son for intérieur, Safia pleure une petite vague qui se couche sur le rivage de la mort. « Le sel dans mes yeux est un miroir brisé, et le monde est en fragments dans mon cœur », dit Safia qui n'a pas pratiqué l'art des proverbes. Safia est une femme ordinaire comme le jour. Aussi active et vive qu'une blessure qui saigne, un sourire débordant de pudeur. Tous les matins, je l'appelle à voix haute pour une tasse de café rapide. Je baragouine avec elle en français comme autant de petits moments de clarté sans pluie. Mon être est un long hiver arabe. J'apprends d'elle des mots qui disent à la philosophie : « Éloigne-toi d'ici » ! Je lui pose des questions sur sa situation, sur son mari et ses enfants, sur la vie en Gaule ; elle est reconnaissante à Dieu pour ce qu'elle a. Safia est une arabe algérienne qui porte en elle la terre de sa patrie ; dans ses veines coule le sang des grands martyrs. D'ailleurs, elle ne manque pas de me corriger quant au nombre d'or de la révolution : un million et demi de martyrs. Safia accepte tout le monde et déteste la fermeture d'esprit et l'extrémisme au nom de la religion ou de l'identité. Elle aime les Français comme elle aime les Chinois. Tous deux sont des créatures de Dieu. Mais son naturel arabe revient au galop, et elle n'hésite pas à réprimander quelqu'un qui la harcèle dans la rue : « Ne crains-tu donc pas pour tes sœurs et ta propre dignité ? ». Il s'agit d'une expression arabe répandue pour rappeler à son arabité l'arabe dévoyé. Elle est gentille avec les autres et ferme dans les situations qui l'imposent. Elle pardonne beaucoup et n'oublie pas l'aumône du vendredi. Elle éprouve rapidement de la compassion pour la tragédie qui touche celles et ceux qu'elle connaît ou dont elle a entendu parler. Elle est très sensible. Passer du temps avec les gens lui tient profondément à cœur. Au moment des adieux, ses yeux se noient dans les larmes. Safia me dit : « Demain, je m'enfuirai d'un jour dans lequel ne brillera plus le visage auquel je me suis habituée ». Parfois, les amitiés éphémères forment un pont perpétuel. Safia reçoit encore des lettres de remerciement des pensionnaires du célèbre Collège International des Traducteurs d'Arles. Car c'est elle qui assure le confort de chacun et chacune pendant leur temps de résidence. Tout le monde l'aime et apprécie sa coopération. De par son aisance et sa flexibilité à interagir avec des personnes du monde entier, elle amène sérénité au lieu, répand une atmosphère joyeuse. Et moi, tout particulièrement, j'ai trouvé dans la manière d'être de Safia un secours précieux pour adoucir les moments difficiles qui passèrent paisiblement grâce à elle. Je lui ai dit : « Safia, j'écirai un article sur toi que les gens liront ». Elle a ri : « Tu seras le premier à écrire sur moi ». Je lui ai répondu : « Après cela, tous les traducteurs qui viendront ici écriront sur toi et tu seras présente dans toutes les langues du monde ».

Fayrouz chante au matin.

L'air joue avec les ailes du retour avant le décollage. Le café est plus amer qu'avant. Peu de mots pour une conclusion fulgurante et belle. Trois mois ont passé comme un rêve parallèle à ma vie. Safia me dit que je reviendrai un jour. « Je reviendrai, lui dis-je, puisque la vie dans mon pays se recroqueville comme un ver effrayé. » La gare et l'aéroport sont deux portes vers le départ. Mais l'écriture demeure un pont permanent pour une vie qui reste différente.

Article paru dans le quotidien libanais *al-Liwa* à Beyrouth le 25 février 2022.

Auteur : Mohammad Matar

Traduction de l'arabe au français : Maxime Stenuit